

Éléments pour une synthèse sur les ensembles céramiques précoces dans l'ouest de la Gaule

Présidents de séance : M. GENIN, M. VAGINAY et A. DESBAT

Martine GENIN : Nous vous proposons d'ouvrir la discussion avec trois points forts. **1** : la chronologie des ensembles présentés ; **2** : un zoom sur l'horizon classique le plus fréquent de la région ; on va essayer d'en faire un portrait robot à partir des catégories et des formes les plus fréquentes et de dégager les spécificités de ce mobilier, puis de voir avec quoi ce faciès classique peut être comparé dans d'autres régions ; **3** : les problèmes que posent certaines catégories comme les parois fines, avec des pourcentages importants de type Beuvray, la terra nigra, également en terme quantitatif comme en terme typologique et, enfin, les amphores, avec des pourcentages aberrants de Pascual 1.

Pour la chronologie, j'ai essayé de classer les ensembles de l'Ouest en rapport avec les horizons de Lyon, Roanne, Saintes et Saint-Romain-en-Gal et seul le site d'Angers/Le Château présente un horizon ancien qui correspond globalement aux horizons 1 et 2 de Lyon et 5 et 6 anciens de Roanne. Tous les autres sites sont des sites classiques qui commencent autour des années 10 av. J.-C. Est-ce que cette chronologie semble convenir ?

Christian VERNOU : 40 av. correspond à quoi ?

Martine GENIN : 40 av. correspond aux premiers niveaux du Verbe Incarné à Lyon et au début de l'horizon 5 de Roanne. Pour Saintes, vous savez mieux que moi à quoi cela correspond. Dans tous les cas, il s'agit de niveaux stratifiés.

Armand DESBAT : Ta question est tout à fait pertinente. Pourquoi 40 et non 43 ou 30. Les premiers niveaux, à Lyon, sont actuellement situés autour de cette date mais on n'a pas la preuve qu'il ne faille pas décaler de quelques années dans un sens ou dans un autre, c'est bien évident.

Martine GENIN : Il est entendu que ce n'est pas un tableau figé. On est bien d'accord, on travaille de la même façon.

Christian VERNOU : Bien sûr mais il n'est pas pour autant nécessaire de parler de voyage d'Agrippa et autre fait parce que, pour Saintes, cela a été un argument qui a été proposé, discuté, retiré ...

Armand DESBAT : J'espère avoir trouvé son prétoire à Lyon ...

Michel VAGINAY : Je pense effectivement que les ancrages par rapport à des événements historiques importants –que ce soit Agrippa ou le voyage d'Auguste à Lyon pour l'organisation des capitales de cités– peuvent être tentants pour des sites comme Lyon ou Saintes. Mais, dans le cas de Roanne, petite agglomération secondaire, on a une chronologie relative complète qu'on peut suivre depuis le milieu du II^e s. av. qu'on a essayé de découper, pour des raisons purement pratiques, par tranches de dizaines ou de multiples de dizaines d'années. Moins 40 est une date commode dans laquelle on peut tout aussi bien voir -45 ou -35, il ne faut pas "chipoter" là-dessus. Mais on ne peut pas remonter ces années 40 très haut parce que, après, on tombe dans la phase précédente et ainsi de suite et, à tout remonter, on va se trouver avec les premières Dressel 1 au milieu du III^e s. av., ce qui poserait quelques problèmes.

Alain FERDIERE : Dans le même ordre d'idée, de méthodologie préalable : comment les chronologies ont-elles été établies pour les sites de la région ? En comparant les sites entre eux et avec les sites de référence ? En tenant compte des éléments autres que la céramique comme les monnaies, le petit matériel, etc. ?

Michel VAGINAY : Les principes retenus ont été de prendre en compte, premièrement, des ensembles stratigraphiques apparaissant homogènes, en évitant les couches à faciès très larges et très dispersés et, deuxièmement, des ensembles bien situés en chronologie relative les uns par rapport aux autres, en fonction des données de la stratigraphie –mais cela a été très difficile car la plupart des sites ne livrent pas ce genre de données. Il y a deux exceptions à cette situation : Rennes et Angers/Le Château, notamment sur le secteur 1. Ensuite, un certain nombre d'éléments, autres que le mobilier céramique, ont été utilisés mais ils sont peu nombreux : quelques monnaies d'Auguste ou de Nîmes et des potins, dans la plupart des cas, et quelques fibules. On a donc essentiellement choisi les catégories généralement utilisées sur des sites de cette période pour dater, c'est-à-dire la sigillée, les parois fines et les amphores, et réalisé des comparaisons avec les horizons les mieux caractérisés actuellement, ou du moins ceux que nous connaissions le mieux, Martine et moi, en l'occurrence Lyon, Saint-Romain-en-Gal et Roanne. Et on s'aperçoit que, grosso modo, cela s'adapte assez bien mais j'aimerais vous en entendre réagir sur cette question.

Hervé SELLÈS : L'essentiel des datations est donc basée sur les céramiques fines ; or, dans tous les tableaux qui nous sont donnés, l'échantillonnage de celles-ci est particulièrement faible et il n'est pas impossible qu'il y ait des choses qui puissent se décaler de façon assez sensible, même si l'ensemble du faciès semble s'harmoniser et correspondre à une logique, notamment pour tout ce qui est qualifié d'horizon 1 dans ces tableaux.

Michel VAGINAY : Il est bien certain qu'il est délicat de dater à partir des catégories les moins représentées mais comment faire autrement ? Quelles sont les productions dont les datations peuvent être considérées comme à peu près fiables ? Sûrement pas la commune sombre et sûrement pas la terra nigra, au sens large. Il reste les quelques monnaies et fibules et, effectivement, la sigillée, les parois fines et les amphores qu'on peut utiliser, non pas en tant qu'élément datant à l'année près, mais comme terminus, dans un sens ou dans l'autre, en jouant à la fois sur les présences/absences et sur les pourcentages. La présence d'arétine et l'absence systématique de sigillée du sud ou du centre (non grésée) de la Gaule dans la plupart des contextes anciens paraît un argument intéressant ; intéressant aussi le fait que dans l'horizon le plus ancien du Château d'Angers il n'y ait que des formes d'arétine du service IB, si mes souvenirs sont bons, alors que dans l'horizon classique, ce sont plutôt les services IC et II. On peut donc discuter sur des dates absolues mais pour la chronologie relative, il y a peu de risque de voir passer un horizon avant l'autre.

Hervé SELLÈS : Je suis entièrement d'accord sur cette proposition mais je trouve que la construction est particulièrement fragile.

Michel VAGINAY : C'est périlleux !

Hervé SELLÈS : Elle demande à être largement étayée.

Michel VAGINAY : Mais bien sûr ! C'est bien une des raisons pour lesquelles je souhaiterais vraiment qu'au-delà de ce congrès les recherches continuent dans l'Ouest sur les ensembles mobiliers. Il faudrait regarder de près des catégories qui, à l'évidence, pourraient constituer –je ne sais pas si le terme fossile-directeur est bon– de bons éléments datants parce qu'ils sont très bien représentés, comme la terra nigra par exemple car, pour le moment, les données qu'apportent ces céramiques sont à manier avec des pincettes.

François FICHET DE CLAIRFONTAINE : Le site de l'oppidum d'Exmes (Orne) présente une importante occupation des années -40/-30 (qui succède à une première occupation de La Tène finale, au sens large). Le mobilier est très proche de celui des premières phases d'Angers (-40/-20), avec des proportions également semblables si ce n'est que nous avons des céramiques type Besançon complètement différentes, avec des formes plus grossières et à lèvres triangulaires. La phase suivante est bien caractérisée par les changements dans les terra nigra, par une moindre quantité de vases type Besançon et par un certain nombre de nouvelles productions que l'on retrouve aussi sur les sites de l'Ouest, comme à Angers. C'est avec Angers que je vois les plus grandes similitudes.

Marie TUFFREAU-LIBRE : Je voudrais revenir sur le problème méthodologique soulevé par Hervé Sellès, sur cette construction qui est tout à fait intéressante mais qui peut sembler fragile en raison des nombreuses références externes qu'elle a nécessitées. On a donc pris des références externes, on a construit un modèle et on a essayé de voir si cela était valide. Je pense que pour vérifier ce modèle proposé à partir de la région lyonnaise et de Roanne et pour voir s'il n'y a pas de décalage, il serait nécessaire de comparer avec d'autres sites de Gaule. Il serait également intéressant d'essayer de mesurer plus précisément l'évolution des séries indigènes, de voir comment on passe des céramiques modelées aux céramiques tournées, car il y a certains indices, certes très ténus, qu'on peut déceler sur certains sites, par exemple dans le nord de la Gaule ou en Picardie ; ces éléments technologiques sont à prendre en compte dans le processus d'adaptation. Je pense donc que le modèle est intéressant mais extrêmement fragile et qu'il faut, à la fois, plus tenir compte des éléments internes et des décalages entre les régions.

Martine GENIN : Je voudrais dissiper un malentendu qui est en train de s'installer : ce schéma n'est pas une construction. J'ai bâti ce schéma en consultant les dossiers qui m'ont été communiqués il y a une semaine. J'ai simplement ajouté les horizons lyonnais, roannais et viennois ; les orateurs n'ont pas vu ces tableaux et nous n'en avons pas discuté lors de la préparation du congrès. Alors, je suis désolée que cela ait été mal interprété, mal compris, mais ce n'est pas une construction, c'est un constat !

Michel VAGINAY : Je me suis peut-être mal fait comprendre tout à l'heure. Nous n'avons pas essayé de dater les ensembles de l'Ouest par rapport aux modèles chronologiques proposés à Lyon, à Roanne ou à Saint-Romain ; nous avons essayé de dater, en chronologie absolue, par rapport à certaines catégories de céramiques comme les sigillées italiques. Alors, discutons de la validité des datations des sigillées italiques mais pas de la construction, très extérieure, puisque ce n'est pas par rapport à elle qu'on a daté. Ensuite, effectivement, la question qui se pose est de savoir dans quelle mesure on va pouvoir identifier un faciès de l'Ouest et le comparer ou le rattacher à celui d'une autre région de Gaule. Il y a, d'un côté, un problème de datation et, de l'autre, les problèmes de similitudes.

Pour apporter un élément de réponse au deuxième point de l'intervention de Marie Tuffreau, sur les céramiques indigènes et les problèmes de filiation avec la fin de l'Age du Fer, il y a une difficulté majeure dans l'Ouest. Actuellement, en Bretagne –mais la situation n'est pas beaucoup plus favorable en Pays-de-la-Loire–, autant le faciès du début de La Tène finale commence à être assez bien connu, autant ce qui se passe, disons, dans la première moitié du 1^{er} s. av. (Tène D2), manque quasiment d'ensembles de référence. L'augustéen classique commence donc à bien se caler, ce qui n'est pas le cas de l'augustéen ancien qui ne dispose que du site d'Angers. Pour les filiations, cela pose donc un énorme problème mais je suis entièrement d'accord avec vous : il faudrait pouvoir étudier les céramiques indigènes et je suis persuadé qu'elles devraient constituer, à terme, de bons éléments datants, à condition de travailler à des échelles régionales. Avec la sigillée, on peut travailler sur de grandes distances ; avec les céramiques indigènes, c'est beaucoup plus délicat : il faut prendre en compte des notions régionales avec des diffusions beaucoup plus difficiles à appréhender ; c'est un travail de longue haleine qui devrait être entrepris avant de donner des résultats.

Armand DESBAT : Je voudrais dire qu'il y a quand même une différence assez fondamentale entre les ensembles qu'on nous a présentés sur l'Ouest et les ensembles lyonnais ou viennois qui ont fourni quelques jalons chronologiques. Il y a un changement d'échelle : pour l'Ouest on a vu beaucoup d'ensembles, clos ou bien stratifiés, qui présentent rarement plusieurs milliers de tessons ; à l'inverse, les chronologies qui correspondent à des horizons lyonnais ou viennois reposent sur plusieurs milliers, voire plusieurs dizaines milliers de tessons –actuellement, sur le "temple de Cybèle", on dispose de 65000 tessons pour la période 40/30 av.-5 apr.- ; statistiquement, cela dit un peu plus que des ensembles où il y a 250 tessons. Cela dit, pour essayer de caler les ensembles régionaux que vous nous avez montrés, il est bien évident que ce sont quand même les céramiques fines, les céramiques d'importations, qui fournissent les meilleurs termini post quem, au même titre que les monnaies ; mais ce ne sont que des termini post quem bien que l'apparition du service II soit un très bon jalon chronologique. On arrive donc, avec les classifications de sigillées, à déterminer des chronologies relatives. Reste le problème de tel ensemble qui, médiocrement représenté d'un point de vue statistique, fournit un terminus post quem de 12 av. avec l'apparition du service II : savoir si c'est 10, 12, 15 ou 5, le décalage est possible et est dû, à mon sens, beaucoup plus au fait

qu'il s'agit d'un ensemble insuffisamment représentatif qu'à un véritable décalage au niveau de la diffusion. Pendant longtemps, on a biaisé les problèmes de datations des niveaux augustéens précoces en imaginant que l'arétine n'arrivait pas en Gaule avant les années -15 (c'est-à-dire qu'il y aurait eu une génération entre le début de la production de sigillée en Italie et les importations en Gaule) ; c'est évidemment faux car, dès qu'on fabrique de la sigillée en Italie, elle arrive en Gaule dans les mois qui suivent (j'ai envie de dire parce qu'il y a beaucoup de romains qui traînent par là et qui consomment ou qui vendent !).

Robin SYMONDS : Je sais que vous avez tous énormément travaillé pour la préparation de ce thème mais je voudrais faire quelques remarques sur l'ensemble des communications : on a bien vu qu'il s'agissait de lots assez restreints et que les tessons étaient assez petits ; d'autre part, je regrette qu'il y ait eu aussi peu de photographies de céramiques car tout ce qui a été dit peut figurer dans une publication mais pas les photographies en couleurs.

Autre remarque : dans la discussion actuelle, il n'est pas fait mention des occupations antérieures sur les sites et je pense qu'on est en train d'éviter le mot de "romanisation" alors que cette notion est d'un grand intérêt pour cette période : la transition entre l'Age du Fer et l'époque romaine ! La conquête de la (Grande)-Bretagne, dans les années 40/50, est accompagnée simultanément par la romanisation. Ici, dans l'Ouest, la conquête est bien antérieure, dans les années représentées par les céramiques qu'on vient de voir et, semble-t-il, c'est une romanisation lente, graduelle. Dans ces conditions, il faut étudier les autres céramiques, il faut essayer de comprendre ce qui est d'origine indigène et ce qui est à d'origine romaine ! C'est la grande question que nous devons essayer d'aborder.

Michel VAGINAY : Deux éléments de réponses. Sur votre regret de l'absence de clichés, mea culpa, je m'en suis fait la réflexion tout à l'heure ; on a essayé de faire en sorte que les interventions sur chaque site soient aussi réduites que possible afin de garder du temps pour la discussion.

Pour ce qui est de l'autre point—c'est ce que je disais tout à l'heure—, le seul site qui présente une suite d'occupations depuis le début du deuxième quart du 1^{er} s. av. est le site du Château d'Angers et, sur les phases les plus anciennes, il y a très peu de mobilier (il y a aussi le site de Chênehutte, Les Pichelots, Maine-et-Loire). Donc, ces questions-là, pour le moment, on a beaucoup de difficultés à les aborder ; on manque vraiment de données ! Notre but était d'arriver à ancrer correctement le mobilier qui, jusqu'à maintenant, était considéré par la plupart des archéologues comme augusto-tibérien, ce qui me semblait un peu trop large comme datation, à une période où les choses bougent vite, où on est dans une phase de romanisation. Je n'ai pas voulu évacuer le terme de romanisation ; pour faire un peu de provocation, je dirai que pour en parler, il faudrait commencer beaucoup plus tôt car, à l'époque augustéenne, elle est déjà bien avancée ; c'est plutôt un problème de mise en place du cadre politique et administratif et la romanisation ne se réduit pas à cela. En conclusion, dans la plupart des cas, force est de reconnaître que nous n'avons pas d'occupations antérieures sur ces sites.

Jean-Yves ROBIC : Sur le problème des céramiques indigènes et de la romanisation, il y a l'exemple de Quimper où on a un certain nombre de fermes indigènes, fouillées et bien connues, avec des occupations dans la première moitié du 1^{er} s. av., si je ne me trompe pas. Sur certaines de ces fermes d'autres niveaux sont datés de -10 et on constate que la ville romaine ne s'installe, près de la rivière, qu'à partir du début de notre ère, vers les années +10. La situation est équivalente à Rennes et dans d'autres villes dans la mesure où les niveaux de La Tène sont quasiment absents de toutes les grandes fouilles urbaines qui ont été réalisées jusqu'à maintenant.

En ce qui concerne l'évolution du corpus de la céramique indigène pour les toutes dernières périodes de La Tène, il ne me semble pas qu'il évolue ; il y a peut-être quelques formes nouvelles qui s'ajoutent au corpus en place, des jattes basses et des pots. A Quimper, on a l'impression que ce corpus reste assez figé, statique, et les seuls changements touchent la technique de cuisson qui, d'oxydante (brune) passe à la cuisson réductrice (grise), gallo-romaine, avec des pâtes bien dégraissées et bien cuites. Dans les fermes indigènes, on s'aperçoit que le même type de jatte basse ou jatte carénée se rencontre dans les niveaux médio-augustéen et tibérien.

Michel VAGINAY : Ce n'est pas un des points sur lesquels je pensais insister parce que cela me paraît—pardonnez-moi l'expression—relativement banal. Dans l'échelle de temps avec laquelle on travaille—en gros des phases d'une génération—, on ne peut pas suivre des évolutions du jour au lendemain : je ne pense pas que le gaulois se soit couché un soir avec ses braies et réveillé le lendemain matin avec la toge ! Même chose pour les techniques de cuisson : ce sont des évolutions qui se font de manière progressive, à des vitesses diverses selon les cadres et les régions. Je ne sais pas s'il faut parler de romanisation mais je ne parlerais pas de corpus figé car il y a une évolution qui se fait et dont on a du mal à mesurer la rapidité, à la fois parce qu'on a des difficultés à dater très précisément et parce que les ensembles de références, dans l'Ouest, ne sont pas suffisamment nombreux sur une période assez longue. Sur le site de Roanne—que je connais moins mal que d'autres—, on dispose d'une chronologie relative sur un siècle et demi et on suit bien les évolutions : à partir de -30, les choses s'accélérent alors qu'il y a encore une part importante du corpus de l'Age du Fer, lequel est déjà bien influencé par les formes méditerranéennes, par les imitations de campaniennes. Est-ce que les imitations d'assiettes à bords obliques de campaniennes à l'époque augustéenne sont un signe de romanisation ? Je ne le pense pas car les choses sont beaucoup plus complexes.

Jérôme PASCAL : Ayant présenté un ensemble sur Rezé, je voudrais apporter quelques précisions, notamment à M. Tuffreau. Pour cette fouille réalisée en 1987/88 et dont le rapport a été rendu en 1988, les datations n'ont pas changé depuis cette date ; on ne s'est pas mis d'accord, a posteriori, sur les datations !

Caty SCHUCANY : A propos de ce tableau (voir annexe), avec d'abord quelques sites, comme Saintes, Angers, etc. et, après une génération, vers -10, d'autres sites, cela me rappelle beaucoup la situation que je connais de la Suisse. C'est la situation classique dans ces pays barbares : au début, il y a quelques sites qui deviendront de grandes villes et, ensuite, une répartition beaucoup plus dense de sites, surtout à l'époque tibérienne. Le résultat

de ce tableau est tout à fait conforme à ce qu'il fallait attendre. Ma question est : que connaît-on du milieu rural à cette époque ? En Suisse, on commence à mieux connaître des villæ, avec ces importations précoces ; au milieu du 1^{er} s. av. il y a une élite qui peut acheter du vin italique et des gobelets pour le boire.

Deuxième question : si on discute de la romanisation, il faut regarder quand se mettent en place les trames urbaines ; dès la création du site ou seulement après ?

Michel VAGINAY : Je vais essayer de répondre sur ce problème des villes. L'une des raisons qui m'ont poussé à organiser cette table ronde était d'essayer de régler la datation de ces ensembles. A l'exception du site d'Angers, les autres capitales de cités, Rennes, Corseul et Vannes, présentent des ensembles stratigraphiques qui correspondent à la mise en place du cadre urbain ; ce sont généralement des fossés de parcelles qui appartiennent manifestement à la mise en place du plan régulateur de la ville. Donc, si on arrive à dater précisément les mobiliers reconnus, on doit arriver à dater la mise en place des capitales de cités. C'est pour cela que l'enjeu historique me paraissait important et il se trouve que les ensembles stratigraphiques les mieux calés et les plus abondants actuellement disponibles viennent de ces capitales de cités. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'y a pas de mobilier augustéen dans d'autres agglomérations ou dans d'autres capitales de cités –je pense notamment à Jublains et au Mans. En milieu rural, en tout cas pour la Bretagne, peu de sites ont été fouillés pour ces périodes. On dispose d'un bon échantillonnage de "fermes indigènes" (de l'Âge du Fer jusqu'à la fin de La Tène D1) mais les fermes de La Tène D2 nous échappent pour le moment. Est-ce un hasard de la recherche ou est-ce qu'il y a une réorganisation de l'occupation du territoire ? Ensuite, dans un certain nombre de villæ, il s'agit de créations de l'époque augustéenne. Alain Provost pourrait dire un mot de la villa de Châtillon-sur-Seiche, à côté de Rennes ?

Alain PROVOST : La première phase d'occupation est représentée par un ensemble fossoyé qui livre à la fois des céramiques de La Tène D2 (jattes à profil en S avec la cannelure interne qui est très abâtardie) et des parois fines vraisemblablement augustéennes. Le problème est qu'il n'y a pas de lots homogènes ; le fossé a livré un ensemble très modeste et donc pas assez représentatif pour pouvoir être très caractéristique.

Stéphane DESCHAMPS : Il y a peut-être une petite ambiguïté lorsqu'on parle de romanisation, en particulier en milieu urbain. Il faut clarifier les choses sur le problème des origines et du développement de l'urbanisation. Il me semble qu'il y a deux points un peu différents. De manière schématique, on peut distinguer deux moments.

D'une part, ce que l'on peut considérer comme le cadre de mise en place de la ville –je n'oserais pas forcément parler de cadre régulateur– : ce sont ces fossés dont parlait Michel Vaginay tout à l'heure ; il me semble que cela se développe relativement rapidement au cours de la période augustéenne. D'autre part, il y a ensuite le développement de l'urbanisme qui peut prendre des formes et des rythmes différents selon les villes. Il me paraît donc inconcevable de parler de ville augustéenne dans l'ouest de la Gaule ; en revanche il y a une programmation du développement des villes dès cette période. Il y a ambiguïté entre les deux notions et cela a une incidence sur la fouille. Pour trouver ces niveaux les plus anciens, il faut déjà avoir conscience qu'ils existent et ensuite il ne faut pas hésiter à démonter des sols ou des niveaux de voirie pour les chercher. Donc il faut bien se poser la question préalable pour avoir une chance d'y répondre et je pense que pendant très longtemps, on ne s'était pas posé cette question. Enfin, il faut être méfiant sur la valeur de l'échantillonnage ; pour Angers, par exemple, les données ont été renouvelées. Sans compter que chaque ville a ses rythmes : on évoquait tout à l'heure le développement claudien, qui me paraît être une constante dans beaucoup de villes, mais c'est une forme d'urbanisme et non l'origine de la ville.

Jean-Philippe BOUVET : Je voudrais abonder dans le sens de Stéphane Deschamps. A Jublains, le temple de l'époque flavienne est installé sur un temple augustéen extrêmement précoce, avec du matériel de l'Âge du Fer et augustéen qui ressemble à celui d'Angers ; et sous les voies, il y a un niveau augustéen. Pour Chênehutte, la voie est augustéenne et est installée sur un fossé préaugustéen qui recoupe lui-même des niveaux de La Tène D2 ; la création de la voie intervient donc sur un site déjà occupé : était-ce déjà une ville ?

Je voudrais revenir sur Angers ; j'ai des transparents sur du matériel de La Tène. La phase ancienne contient des céramiques non tournées, peignées, et il n'y a pas d'amphores. Pour la phase 2, il y a des Dressel 1A, un fond de vase Besançon, ainsi que de la céramique non tournée, de la céramique tournée, des productions qui viendraient de Bourgogne, peut-être, et des productions de l'atelier de potiers de la Rue Delaâge (fouillé en 1976) qui n'ont jamais été calées chronologiquement par J. Siraudeau ; avec cet atelier, à Angers, on produit des formes gauloises selon la technologie romaine. Ensuite, c'est la phase de remblai dont parlait Maxime Mortreau, avant l'installation de l'habitat augustéen. Dans un autre ensemble et pour l'une des US les plus basses, on a des écuellenes en S, des Dressel 1A et 1B ainsi que des vases tournés, des vases régularisés et des "vrais Besançons" avec la lèvre complètement dégagée.

On a donc la chance, à Angers, d'avoir cette évolution qui va certainement servir de référence dans les années à venir et les sites de Guérande montrent la même chose, avec des Pascual 1 dans un ensemble qui est sensé être de La Tène finale.

Michel VAGINAY : Dans 5 ans, on fait la jointure entre La Tène D1 et la période augustéenne ...

Christian VERNOU : Une petite précision concernant Saintes, pour rebondir sur la remarque de Robin. Nous cherchons effectivement cette décennie qui manque entre la conquête et -40. Dans le cas de Saintes, le site de Ma Maison (Louis Maurin et Noël Lauranceau) est finalement le seul qui ait produit en abondance du matériel dans des niveaux aussi anciens ; ce site est à environ 300 m au nord-ouest de ce qui pourrait être le forum. Pour le niveau 5, des années -40, il s'agit d'habitat en taches, d'après les auteurs, c'est-à-dire d'un habitat discontinu : une fosse par ci, un niveau de sol calcaire pilé par là. Il y aurait peut-être des niveaux encore plus anciens en se rapprochant du centre ville.

Deuxième remarque, concernant les sites ruraux : nous manquons de tels sites en Saintonge, contemporains de cette première occupation à Saintes. A Guimps (Charente) il y a de la terra nigra ; également à Salignac-sur-Charente (Charente-Maritime), qui n'est pas antérieur à -10. Ce sont des habitats précaires, avec architecture de terre et de bois, qui sont difficiles à repérer en milieu rural.

Robin SYMONDS : A mon avis, on voit deux choses à travers la céramique : la technologie et la cuisine. On pourrait dire que la véritable romanisation ne se passe pas durant cette période mais avec l'arrivée des mortiers ...

Michel VAGINAY : Au II^e s. av., dans certaines régions !

Armand DESBAT : Il est vrai que la romanisation ne s'est pas faite sans les romains et il y a des romains qui sont venus s'installer en Gaule. Alors, quand on trouve un mortier, si c'est un romain qui l'a utilisé en 50 ou en 100 av., est-ce que c'est une trace de romanisation ? Il est toujours difficile de savoir s'il s'agit d'une acculturation des populations locales ou ...

Michel VAGINAY : On peut évoquer les lampes à huile, ou l'huile même, le pourcentage des amphores à huile ... ; mais à chaque fois on va se référer à des problèmes différents, à des époques différentes et, d'une région à l'autre, les problèmes ne sont pas les mêmes. Pour la technique et la cuisine, je crois qu'effectivement qu'il a une clé de ce côté-là.

Martine GENIN : Nous allons passer au deuxième point qui nous ramène aux éléments céramiques. Comment caractériser le faciès classique de l'Ouest ? J'ai noté quelques éléments. En sigillée, association service IC/service II ; pour les parois fines, pourcentages importants des types Beuvray ; présence régulière d'engobe blanc, avec une majorité de cruches, sauf à Quimper ; présence régulière d'engobe micacé, avec une majorité de pots ovoïdes de petits modules, sauf à Quimper ; en terra nigra, très peu de productions du Centre, apparemment, des pourcentages très difficiles à apprécier des productions du Sud-Ouest et une masse extrêmement importante de productions non localisées, sauf à Quimper. La terra nigra, en moyenne, sur l'ensemble des sites, regroupe un tiers du total des vases, y compris les amphores, et quatre types, généralement, rassemblent les trois quarts des vases. On note aussi une présence régulière de céramique non tournée, une présence régulière de type Besançon, sauf à Vannes et, enfin, pour les amphores, une majorité écrasante de Pascual 1, et ce dès le début.

Jean-Yves, veux-tu intervenir sur les différences que présente le mobilier de Quimper par rapport aux autres sites de la région ?

Jean-Yves ROBIC : Comme à Vannes, les types Besançon sont très peu présents. Au niveau de la provenance de la terra nigra, on voit un lien très fort avec l'Aquitaine. Très peu de céramiques à engobe blanc et toutes les cruches sont des formes Santrot 429 et 433 à lèvres en amande : qu'elles soient d'Aquitaine ou de productions locales, c'est un type très bien représenté. Pour la céramique commune, le mobilier est aussi différent de celui des autres villes : il découle directement du mobilier de La Tène trouvé dans la région de Quimper et dans le Finistère. On peut ajouter l'abondance d'amphores Pascual et on peut penser que, Quimper étant un site portuaire, il y a un commerce remontant de Bordeaux.

Michel VAGINAY : Pour résumer l'hypothèse posée d'un faciès cohérent qui se dessine sur l'ensemble de l'aire géographique prise en compte, on doit préciser que la limite géographique n'est pas cernée : peut-être faudrait-il déborder sur la Basse-Normandie, sur le Poitou ? Il faut dire aussi qu'à l'intérieur de cette zone, à peu près homogène et cohérente, il y a des spécificités : il semblerait bien qu'il se passe quelque chose de particulier sur la frange sud/sud-ouest, sur la ligne Quimper/Vannes et surtout à Quimper. Pourquoi ? Peut-être parce que le statut des deux villes n'est pas le même ? Pour des raisons géographiques ? Parce qu'on n'est pas chez le même peuple ? Parce qu'à Vannes il y a encore moins de mobilier qu'à Quimper pour le moment ? Laure Simon, est-ce que Vannes se rapproche plus de Quimper que des autres sites ?

Laure SIMON : Pour Vannes, il faut souligner que les ensembles présentent des quantités très faibles : il vaut mieux attendre pour répondre.

Hervé SELLES : Je ne suis pas du tout dépaysé par rapport aux planches de céramiques qui ont été présentées, hormis pour un certain nombre de formes de terra nigra qui n'apparaissent pas dans le matériel de Chartres. D'une façon très générale, que ce soit pour les céramiques fines, notamment les types Beuvray, pour les types "Besançon", pour les cruches à engobe blanc, etc., on trouve strictement les mêmes faciès à Chartres, donc dans une région nettement plus à l'est, de même qu'à Orléans où je viens d'étudier le mobilier du site de Saint-Euverte. Si on dessine une carte générale de la diffusion des types Besançon et des types Beuvray, on se trouve, grosso modo, sur la Gaule Lyonnaise ; c'est une diffusion qui couvre un territoire administratif même s'il est un peu flou.

Michel VAGINAY : Bonne remarque !

Armand DESBAT : Tout à fait pertinente !

Philippe FAJON : Je vais même continuer dans le sens de ce que disait Hervé, pour vous emmener vers le nord. La situation est identique dans le département de l'Eure mais le chemin s'arrête là : on n'a plus du tout les mêmes éléments en Seine-Maritime.

Alain FERDIERE : Pour déterminer des faciès, on est obligé de passer par des comptages et vu le peu de sites dont on dispose encore il y a un danger inévitable dont il faut avoir conscience, compte tenu aussi de la relativement faible quantité de matériel que fournissent ces sites. Il faut aussi avoir à l'esprit que si on compare un site d'habitat avec un contexte culturel, par exemple, il peut y avoir des différences purement fonctionnelles pour des périodes parfaitement contemporaines. Il faudrait donc peut-être mettre un petit bémol, de ce point de vue.

Michel VAGINAY : Oui, complètement. Le seul contexte qui ne soit pas un contexte d'habitat bien caractérisé est le site de Parc-Ar-Groas, à Quimper, mais il reste relativement marginal par rapport à l'ensemble du mobilier.

Alain FERDIERE : Je ne vous reprochais pas d'avoir pris en compte ce site ! La question se pose pour tous les

sites parce que même entre sites d'habitat contemporains, il peut y avoir des différences selon qu'il s'agit des rejets de la cuisine ou des rejets d'autres parties de l'habitat.

Michel VAGINAY : C'est là que les comparaisons avec d'autres régions qui ont des lots extrêmement importants donnent une relative sécurité.

Marie TUFFREAU-LIBRE : Pour continuer avec les comparaisons régionales, et hormis quelques exceptions de formes qui sont plus proches de la Normandie que de la région Centre, le répertoire qu'on a vu aujourd'hui, à la fois pour les terra nigra, pour les céramiques de type Besançon et pour les communes, se rapproche énormément de celui connu à Argentomagus.

Michel VAGINAY : On penche donc beaucoup vers le Centre ! C'est une bonne transition avec ce que Martine voulait dire sur la comparaison de ce faciès avec d'autres régions.

Martine GENIN : On s'est demandé à quoi ce faciès classique se raccrochait le mieux. On ne peut que constater de gros écarts avec la vallée du Rhône ; évidemment, il y a des importations de la vallée du Rhône mais elles sont rares. Il y a beaucoup plus de similitudes avec le faciès roannais.

Passons au troisième point qui concerne les problèmes que posent certaines catégories. Les types Beuvray (voir annexe) ont des effectifs extrêmement importants et dominant dans le total des parois fines, pour chaque site, sauf à Rennes où ils ne présentent pas une majorité écrasante. On pourrait se poser la question de leur origine et, s'ils sont produits localement, a-t-on une idée de ces ateliers ?

Hervé SELLÈS : Une des réponses tient dans la carte de distribution du potier ERIDVBNOS qui couvre le même territoire que j'ai signalé tout à l'heure ; on peut ajouter –ce qui n'est pas signalé– un grand nombre d'exemplaires dans les collections d'Orléans. On se trouve vraisemblablement sur un secteur de production unique et non avec une multitude d'ateliers différents. La carte de répartition des produits de ce potier appartenant à la famille de type Beuvray tendrait plutôt à montrer qu'il n'y a pas 50 centres de productions.

Michel VAGINAY : Je ne suis pas sûr que le syllogisme soit complètement valable. Qu'il y ait un potier appelé ERIDVBNOS qui ait fabriqué des céramiques de ce type, que cet homme ait eu un succès particulier et qu'il ait diffusé largement, je ne suis pas sûr que cela suffise à valider le fait qu'il y ait eu un secteur assez réduit de production et une diffusion très large. Je pense qu'il faudrait regarder les choses de beaucoup plus près parce que, quand on voit, d'un site à l'autre, ces céramiques type Beuvray, sur les dessins, cela se ressemble beaucoup ; mais quand on voit les céramiques, il y a une grande diversité de pâtes et de couvertes !

Armand DESBAT : Il me semble qu'il y a aussi tout un travail typologique à mener. On nous montre une production qui s'échelonne sur une quarantaine d'années et, sur les planches qu'on a vues passer, on nous dit à chaque fois "type Beuvray". Or, il y a des choses très différentes du point de vue typologique ! Il serait peut-être temps de dresser une typologie de ces gobelets dits Beuvray et de commencer, avant même de se jeter dans les analyses, par étoffer un peu le dossier !

Michel VAGINAY : Il y a là, en effet, un bon sujet d'étude qui doit prendre en compte les différentes techniques de fabrication car les productions sont très diverses. Certains de ces types Beuvray sont classés dans les terra nigra et faisaient partie de la typologie de Ménez en céramique grise. Dans le centre de la France, je n'en ai jamais vu ; ce sont des vases généralement plus petits, qui se rapprochent beaucoup plus des gobelets à boire que ces grands vases dont on se demande à quoi ils ont pu servir.

Marie TUFFREAU-LIBRE : Ce qu'on qualifie de céramiques de type Mont-Beuvray n'est pas un phénomène particulier : elles ne sont, dans la région, que l'équivalent de ce qu'on appelle la terra rubra dans le nord de la Gaule et ailleurs, avec un aspect quantitatif analogue. Ainsi, sous la terminologie Mont-Beuvray, on identifie dans la région Centre des objets qui ne sont pas du tout identiques. Je ne suis pas du tout sûre que ce qu'on appelle la céramique de Mont-Beuvray au Mont-Beuvray correspond aux mêmes objets baptisés céramiques Mont-Beuvray, par exemple dans l'Indre. C'est effectivement un problème.

Michel VAGINAY : Entièrement d'accord mais je ne suis pas sûr non plus que ce que vous appelez terra rubra soit la même chose que ce qui est appelé ici "type Beuvray".

Marie TUFFREAU-LIBRE : Je n'ai pas dit que c'était la même chose, j'ai dit que cela participait du même phénomène. On retrouve des formes très proches et c'est un phénomène qui est intéressant justement à cause de son aspect général.

Yvan BARAT : Je continuerais sur la lancée de Marie. Il y a pas mal de ces productions plus ou moins classées en terra rubra qui peuvent être noires, brunes, orange, d'une très grande variété de couleurs et qui ont, souvent, un registre de décors plus ou moins identiques (palmettes, chevrons, molettes), donc ce qu'on appelle le type Beuvray et qu'on peut retrouver aussi bien dans les productions dites d'ERIDVBNOS ou d'autres variétés de la Gaule du Nord, de la Bourgogne jusqu'à l'Est et dans les ateliers de la Vesle, etc.

Ce qui me gêne, en fait, c'est de comparer ces tonnelets, ou ces "gobelets", relativement grands, avec les parois fines et même les classer avec. Cela me pose un problème. Je pense que les parois fines sont essentiellement des produits de filiation ou de tradition italique. Or, dans les types Beuvray, les gros vases-tonnelets sont d'inspiration plutôt indigène. On a là deux phénomènes complètement différents. La seule chose que je pourrais éventuellement qualifier de parois fines "d'inspiration italique" dans les types Beuvray, ce sont les gobelets cylindriques très fins qui ont été publiés, en 1981, par Patrick Galliou qui y voyait des imitations de gobelets d'Aco. A part cela, je ne suis pas sûr qu'on parle de la même chose.

Armand DESBAT : Je ne partage pas du tout ce point de vue. Dans les productions dites "Beuvray", par exemple avec le matériel ancien d'Angers, ce sont plutôt des petits récipients avec beaucoup de gobelets à lèvres concaves qui sont directement inspirés, justement, des gobelets républicains à lèvres concaves qu'on trouve dans les contextes

augustéens précoces. Pour les gobelets cylindriques la référence est évidente et je pense qu'une bonne partie de cette production fait bien référence à des gobelets de tradition méditerranéenne et pas du tout à des gobelets gaulois pour la bonne raison que ce type de récipients n'existe pas à l'époque de La Tène.

Michel VAGINAY : Effectivement, dans les régions où on a une chronologie longue et un répertoire de La Tène bien caractérisé, je ne vois vraiment pas quelles formes on pourrait trouver pour justifier une filiation de type indigène !

Armand DESBAT : Quant au fait que certains de ces gobelets aient une grande taille, cela se pratique encore dans certaines régions, en Afrique du Nord, où il y a un pot commun sur la table et tout le monde boit à ce pot. Et je connais aussi des pays où on boit de la bière dans de bonnes pintes ...

Michel VAGINAY : Il n'est peut-être pas très utile de se "chipoter" sur des problèmes de termes. Le problème est le même avec les céramiques type Besançon. Globalement, on arrive à s'y retrouver et, quand on parle de céramiques type Beuvray, j'ai l'impression que la plupart des archéologues savent de quoi on parle. Je pense que le temps d'inventer un nouveau terme et de faire une nouvelle typologie qui soient utilisés par tout le monde n'est pas pour demain.

Armand DESBAT : Je voudrais ajouter quelque chose sur la question des parois fines. On nous a présenté toute cette série d'imitations gauloises dont l'origine est encore plus floue que celle des gobelets type Beuvray. Du point de vue technique, je suis assez surpris qu'un certain nombre de ces gobelets soient donnés comme étant en pâte calcaire, les prototypes étant généralement en pâte siliceuse : on voit mal, dans des régions où la pâte calcaire n'est pas du tout une habitude, qu'on ait copié en pâte calcaire des gobelets en pâte siliceuse. Il faudrait vérifier cette notion de pâte calcaire que je trouve tout à fait surprenante.

Michel VAGINAY : Les questions d'imitations de gobelets d'Aco ne sont pas spécifiques à l'Ouest ; on retrouve le même problème sur les sites du Forez. J'ai en tête un superbe petit gobelet estampillé VIANOTALOS, de la nécropole de Feurs et une série de gobelets estampillés VIANOTALOS, trouvés il y a quelques années à Corseul : je me demande de plus en plus –et je ne suis pas le seul à me poser la question– si on n'a pas des productions de ce type du côté de Lezoux, ce qui ne serait pas incohérent avec les proximités qu'il y a entre le faciès de l'Ouest et celui de la région Centre ; c'est, du moins, une hypothèse de travail.

Armand DESBAT : Disons que les gobelets de Lezoux, qu'on fait dériver des gobelets d'Aco lyonnais, entre autres –c'était l'hypothèse de H. Vertet–, n'ont pas du tout de rapport avec ces productions qui sont anciennes et dont certaines sont signées Aco, d'ailleurs ; il n'y a pas que des signatures VIANOTALOS. Une découverte récente pose le problème avec encore plus d'acuité : c'est un lot trouvé sur Argentomagus, avec de très beaux décors qui ne font vraiment pas imitations gauloises ; mais on ne connaît pas de parallèles, pas plus en Italie qu'en Gaule.

Michel VAGINAY : Des remarques sur ces parois fines, sur ces imitations ?

Hervé SELLÈS : Je suis surpris par l'importance de la diffusion des parois fines de Lyon (Loyasse et La Murette), aussi loin et de façon aussi abondante.

Armand DESBAT : L'abondance est relative. Je pense que l'ampleur de la diffusion est un phénomène nouveau qui n'avait pas été perçu jusque-là et si les gobelets d'Aco de Loyasse sont, en effet, assez largement diffusés, on peut supposer qu'une partie des imitations lyonnaises de sigillées a connu une diffusion aussi large. Seulement, comme c'est beaucoup plus difficile de distinguer ces productions à vernis rouge ou à vernis noir, en l'absence d'analyses ... les gobelets d'Aco de Loyasse sont un très bon traceur.

Hervé SELLÈS : Je parlais des céramiques brunes grésées.

Armand DESBAT : C'est surtout La Murette qui connaît une exportation importante en quantité.

Michel VAGINAY : Les sigillées lyonnaises sont bien diffusées ...

Hervé SELLÈS : Une telle diffusion, sur un territoire aussi important, notamment vers l'Ouest, n'avait jamais été signalée.

Michel VAGINAY : Oui, mais il y en a quand même très peu !

Martine GENIN : La diffusion n'est pas massive. J'ai précisé tout à l'heure que les importations rhodaniennes étaient plutôt rares. Il y en a, mais peu ! J'ai été mal comprise.

Hervé SELLÈS : Non, pas du tout ! Systématiquement, sur tous les sites que l'on a vus, dans toutes les villes, il y a la présence de parois fines de Lyon.

Martine GENIN : Attention, il s'agit à peu près tout le temps d'un ou deux objets isolés !

Hervé SELLÈS : Oui, mais on ne peut pas donner l'argument inverse pour la sigillée, en disant qu'on se fonde sur la sigillée alors qu'il y a aussi un ou deux exemplaires, et dire, inversement, que les parois fines ne sont constituées que de un ou deux exemplaires, alors qu'elles existent aussi.

Armand DESBAT : Je suis d'accord avec toi parce que c'est un ou deux exemplaires sur 4 ou 5 : cela fait un pourcentage significatif ! On retombe sur ce que tu disais tout à l'heure : c'est le territoire de la Lyonnaise. En dehors de la vallée du Rhin, qui est l'axe privilégié, l'autre diffusion se fait en Lyonnaise.

Michel VAGINAY : On peut peut-être passer au deuxième point puisqu'on s'était fixé l'objectif ambitieux d'évoquer la question de la terra nigra ; on peut difficilement travailler sur cette période et la passer sous silence. Je vais reprendre ce qu'a dit Martine tout à l'heure. On a vu que sous ce terme se retrouvait un éventail extrêmement large de productions et de formes. On a entendu évoquer les productions du Centre, donc de la région de Lezoux, notamment avec des assiettes et des bols imitant le service I d'Arezzo et également avec des bols hémisphériques. On a évoqué les productions d'Aquitaine, fortement représentées à Quimper et bien présentes sur tous les sites de l'Ouest. On a évoqué une production à Angers, sans pouvoir bien cerner sa datation et sa diffusion. On a surtout évoqué de nombreuses autres productions d'origines non identifiées : c'est une constante sur tous les sites de l'Ouest. On a donc, globalement, beaucoup de terra nigra avec une forte proportion d'origine inconnue. Du point

de vue des formes, on a essentiellement des formes plates ou basses (assiettes, coupes, jattes, bols), les fameux vases-bobines, des formes hautes et fermées, quelques vases ovoïdes et des cruches mais l'essentiel du répertoire est surtout constitué d'assiettes et de coupes. Ce sont des formes issues du répertoire italique (campaniennes, dérivées de campaniennes et service I) et beaucoup de formes issues du répertoire indigène : l'écuelle à bord rentrant, la coupe carénée et le vase-bobine, par exemple. Il ne s'agit pas de relancer le débat que vous avez eu il y a quelques années sur ce qu'il faut mettre sous le terme de terra nigra car je n'ai pas le sentiment que les choses aient beaucoup évolué depuis 1992 ; certains parlent de terra nigra, d'autres de céramiques grises fines ou de céramiques ardoisées ou de céramiques fumigées ou de céramiques savonneuses, etc ... Il serait préférable d'essayer de dégager quelques points forts et de poser quelques questions qui pourraient devenir des sujets de travail au-delà de cette table ronde. Premier point fort : le répertoire des sites de l'Ouest semble à la fois assez diversifié et en même temps extrêmement standardisé ; diversifié parce que le nombre de formes est important et standardisé dans la mesure où quatre formes représentent environ 80 % de l'ensemble des terra nigra (voir annexe) : l'assiette à bord oblique, la coupe carénée à lèvre en gouttière, la coupe carénée à lèvre en bourrelet et le vase-bobine. Ces quatre formes sont déjà présentes dans l'horizon ancien du château d'Angers et ce sont pratiquement les seules représentées en terra nigra dans cet horizon augustéen ancien : ce n'est pas anodin car, dans d'autres régions que l'Ouest, elles sont présentes dans des contextes antérieurs à l'augustéen précoce. On a une véritable filiation entre les formes les plus anciennes, avec des profils assez différents, et les formes très droites, très anguleuses de l'époque augustéenne. On peut aussi remarquer que certaines formes sont plus caractéristiques de l'extrême fin Auguste-Tibère. Une exception : le site de Quimper qui livre, à la fois, les formes dominantes des autres sites, à l'exception des bols à lèvre en gouttière et des coupes à lèvre en bourrelet qui sont remplacées par une autre forme ; on trouve également toute une série de formes, représentées par un petit nombre d'exemplaires, sauf les Ménez 123 et 124, que l'on ne trouve pas sur les autres sites de l'ouest.

En ce qui concerne les origines des productions, les sites livrent tous des productions d'Aquitaine dans des proportions différentes. Les productions du Centre sont toujours présentes, en pourcentage relativement faible – pour ce qui est facile à identifier. Le reste doit correspondre à des productions dont il faut essayer de trouver les origines, les productions régionales devant être relativement nombreuses. Comment y parvenir ? Sans doute en travaillant sur des typologies beaucoup plus fines : cela fait partie des pistes de recherche que je voudrais proposer car c'est une catégorie très fortement représentée. Globalement, sur les sites de l'Ouest, pour l'horizon classique, elle représente 30 % de la céramique (alors que pour les horizons contemporains de Roanne, par exemple, c'est entre 12 et 20 %). Le répertoire est relativement standardisé et comme il semble évoluer, il devrait pouvoir constituer un bon élément datant. La typologie actuellement utilisée est celle de Ménez et il est le premier à reconnaître qu'il faut l'utiliser avec prudence pour les indications chronologiques qui sont extrêmement larges.

Armand DESBAT : Reste-t-il quelques instants pour discuter des amphores ? Le phénomène remarquable qui ressort des tableaux est l'écrasante supériorité des Pascual 1. C'est un phénomène qui n'avait jamais été mis en évidence à un tel degré et qui, évidemment, soulève un certain nombre de questions. Une des réponses est d'y voir un axe privilégié entre la Tarraconaise et ces régions via l'isthme gaulois cher à un certain nombre d'historiens mais je pense qu'il faut aussi se poser la question d'un certain nombre d'imitations locales, surtout avec ces Pascual 1 à engobe blanc. Je regrette que J. Siraudeau ne soit pas là. Il ne faut pas écarter, non plus, la possibilité qu'une partie de ces amphores Pascual 1 soient destinées au reconditionnement de vins importés, par la voie atlantique, dans d'autres conteneurs.

Maxime MORTREAU : Elles sont parfois en faible proportion.

Armand DESBAT : Certes, il serait intéressant de comparer les proportions selon les sites et de différencier la part qui pourrait représenter les imitations locales des produits importés de Tarraconaise.

Hervé SELLÈS : Pour ces Pascual 1, l'engobe blanc couvre une pâte brune qui constitue le faciès général de la céramique commune du Val de Loire et j'ai bien l'impression qu'il s'agit de productions régionales. Il y a deux exemples de cols de ces amphores Pasc. 1, à côté, dans les vitrines : on pourra les regarder plus en détail ; et sur Orléans il existe aussi un col de Pasc. 1 à engobe blanc qui présente strictement cette facture, au niveau de la pâte.

Armand DESBAT : Étonnante aussi la très faible proportion des amphores à garum et des amphores à huile. On peut se poser la question du garum breton et d'autres conteneurs éventuels pour des produits de ce type !

Jean-Philippe BOUVET : Et pour la datation des Pascual 1 ?

Armand DESBAT : En Espagne même, on considère qu'elles apparaissent autour des années -50. Qu'avec cette diffusion précoce, par l'isthme gaulois, elles apparaissent ici très tôt et qu'elles concurrencent plus tôt qu'ailleurs les vins italiens, cela ne me choque pas. Cependant, il reste à trouver des arguments pour bien asseoir cette datation aux alentours des années -50.

Michel VAGINAY : Il y a de fortes présomptions pour qu'on ait des amphores dans ce type de contextes mais compte tenu de la faible importance des échantillonnages disponibles, il n'est pas raisonnable de conclure en ce sens.

Armand DESBAT : On n'a pas abordé la question de l'arrêt des importations de Dressel 1 et, là aussi, il y aurait beaucoup à dire : on a des distorsions énormes entre le sud de la Gaule et la Gaule interne ; on peut arriver à des paradoxes qui font que l'huile arrive plus tard dans certains sites de Narbonnaise qu'à Angers ! C'est un sujet qui mériterait un colloque à lui tout seul. Cela dit, on aimerait bien savoir à quoi correspondent les amphores indéterminées qui étaient évoquées dans les graphiques.

Michel VAGINAY : Ce sont des morceaux de panses.